

Roma

La mémoire subjective

ÉLIE CASTIEL

Ville de Mexico des années 1970 du siècle dernier. Centre urbain illuminé de néons multicolores; une ville aux mille et une tentations (cabarets, bars, restaurants, cinémas...). Mais lieu aussi où, dans les quartiers aisés, l'adultère se déguise de nombreuses façons, où le machisme légendaire latino-américain a droit de cité.

Quelque chose est clair chez Alfonso Cuarón. Après des essais de style tout à fait convaincants, il prend le risque de la biographie romanesque en sachant très bien qu'il obtiendrait l'adhésion de la majorité des critiques et d'une grande partie des spectateurs. Son film le plus personnel, *Roma*, enivrant, bouleversant, parfois même carnavalesque, au diapason d'un pays multiforme et multiculturel, marqué du sceau de l'émotion, non pas celle de tous ces mélodrames mexicains qui, à travers les décennies, ont donné à cette cinématographie nationale ses lettres de noblesse, mais celle-là qui se dégage d'une image, d'une accumulation de sons urbains ou de favelas, quartiers de la ville où des bidonvilles se heurtent aux gratte-ciels qu'on observe de loin comme s'il s'agissait d'immenses navettes spatiales.

Condesa et Roma sont deux quartiers de la ville de Mexico où on trouve des restaurants et des complexes résidentiels, où les nantis de ce pays quasi de l'Amérique centrale ont réussi à faire leur chemin, quel que soit le moyen, légal ou illégal. C'est aussi l'endroit dans lequel les souvenirs du cinéaste deviennent des raisons pour que les images en mouvement s'organisent autour d'un film intime;

tricher avec la mémoire? Impossible de l'éviter. Déconstruire la vérité pour l'enjoliver? Pourquoi pas, car tout cinéaste qui se respecte et respecte son métier est un artiste libre. Car signer un film n'est pas un art démocratique. Tourner un film est une proposition personnelle qui se bâtit autour de l'intellect, cette faculté innée qui n'est pas donnée à tout le monde, faite d'observations, de gestes subjectifs, d'imagination et d'amour des êtres.

C'est intentionnellement tourné en noir et blanc parce que la mémoire est ainsi faite. De nos rêves (et de nos cauchemars) nous sommes-nous attardés à savoir s'ils sont en couleur ou en noir et blanc? Qu'importe! Car pour Cuarón, c'est son meilleur film, du moins c'est l'avis du signataire de ces lignes – le rêve, il y croit encore, qu'importe sa couleur.

La parole est discrète et elle se limite à des banalités qui, au premier abord, nous semblent superficielles, mais qui, en cours de route, contribuent à une magnifique progression du récit. Situations anecdotiques qui se répandent à travers le temps (une année dans la vie d'une famille de la classe

—
Un pur moment d'anthologie

